

leur acception ; les gravures sont très nombreuses et très claires.

§

On ne peut porter, complet, un jugement d'ensemble sur les Revues d'art, mais constater leurs avantages et ce qui leur manque à toutes.

Elles ont enfin ouvert les yeux du badaud sur un art oublié, — l'Art. — Leur apparition a déterminé les critiques officiels à s'occuper d'autre chose que du marché des toiles peintes. Ils ont puisé là, à la hâte, leur fausse érudition, agrémentée d'ailleurs de « coq-à-l'âne ».

En effet — et c'est le grand défaut de ces Revues — elles ne parviennent pas directement au public : trop byzantines dans leurs querelles d'écoles, trop préoccupées des détails, pas assez de l'ensemble, pas assez vulgarisatrices, elles négligent trop, surtout, l'Architecture, la source unique, vivifiante et intarissable.

Nos revues françaises ont aussi le tort de présenter leurs reproductions selon un seul mode : s'il convient à un objet, il ne conviendra pas à un autre très différent. Que ne suivent-elles l'exemple de leurs sœurs anglaises et surtout allemandes ! Il faut enfin y introduire à toute force, en dépit de la difficulté d'exécution, le croquis au crayon, pour ce que le plus sincère de tous, le plus direct, le mieux corrigible et le plus opposé par là à la facilité, cette perte de l'artiste. Mieux qu'aucun, ce procédé séduira la grande foule. Et le jour où on aura réveillé en celle-ci l'idéal ancestral, tout sera sauvé.

Et penser qu'il suffirait pour cela, qu'il suffirait pour remplacer l'hypocrisie par la beauté vivante, neuve et non plus de snobisme ou de savoir, qu'il suffirait pour remettre le travail partout en honneur, d'une revue de ce genre, à bon marché, hebdomadaire, à la fois caricaturale (c'est-à-dire esthétiquement polémiste), littéraire et artistique !

LES XIII.

### *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Parisiens, mes amis, peintres, écrivains, conférenciers, musiciens, esthètes ou simples gens du monde qui venez à

de bois, de zinc ou de plomb, posées dans la baie d'un clocher pour protéger les beffrois de la pluie. — Et aussi un peu, n'est-ce pas, afin de rabattre le son vers la terre ?

Bruxelles, combien vous connaissez mal cette brave ville et ses bonnes gens ! En vérité, c'est à peine si, en débarquant sur le quai de la gare du Midi, vous serez sortis de votre chère Lutèce. Ce qui vous aura attiré à Bruxelles, c'est presque un événement de la vie artistique mondiale, donc de la vie parisienne. Au théâtre de la Monnaie, le répertoire français règne presque sans partage (Wagner, consacré à Paris, est devenu français tout comme Gluck, Meyerbeer et Rossini), et l'on y chante aussi bien en votre langue qu'à l'Opéra. Les nouveautés parisiennes tiennent l'affiche de tous nos autres théâtres. Ce sont les éditions du « *Mercur de France* » et de la « *Revue Blanche* » qui figurent aux étagères de nos libraires. Chaque année, la *Libre Esthétique* invite vos meilleurs peintres d'avant-garde, vos plus raffinés harmonistes, vos conférenciers du dernier bateau. La « maison d'art » où vous avez coutume de descendre et où tout Parisien de marque trouve le couvert et le gîte continue à flatter et à entretenir votre exquis et touchant chauvinisme. A la table fleurie de nos intellectuelles les plus averties, la conversation ne roule que sur ce que l'on pense, lit, écrit et ose chez vous. Depuis l'amphitryon jusqu'aux convives, triés sur le volet pour vous faire honneur, tout concourt et s'ingénie à vous plaire ; vous souriez, condescendant, agréablement chatouillé, attendri ; et c'est à peine si, de temps en temps, quelque locution d'un pittoresque plus libre et plus monté de ton, quelque boutade moins fine, vous avertissent de votre déracinement passager. Peut-être aussi l'hospitalité à la fois plus fastueuse et plus cordiale (dame ! nous sommes moins étroitement logés que chez vous !), les repas copieusement servis, les vins nombreux et divers (il n'est si petit rentier bruxellois qui n'ait sa cave) vous donneront l'impression d'un Paris plus patriarcal et moins fébrile.

Si vous vous promenez par la ville, vous ne sortirez pas des quartiers de luxe, c'est-à-dire des rues où se débitent les divers articles de ce luxe ou de celles où ces éléments ont trouvé leur destination : le boulevard central, le passage, la Montagne de la Cour, la rue Neuve, le quartier Léopold, l'avenue Louise, les boulevards extérieurs, etc., etc. Le boulevard Anspach vous alignera deux rangées de magasins à inscriptions françaises ; les kiosques et les colonnes-réclames ne vanteront que des produits français, la carte des restaurants portera les mêmes plats qu'à Paris et tandis que vous siroterez votre demi-tasse ou battrez votre Pernod à la terrasse du

Sesino ou du Grand Hôtel, ce seront encore des journaux à titres français qu'aboieront les vendeurs affairés, et des boniments parisiens que vous débiteront les camelots blafards. Comme vous passez très vite et le plus souvent en voiture, vous n'aurez pas entendu le flamand que parlent la plupart des gens du peuple à moins qu'ils ne parlent le « marollien », son succédané hétérogène, qui est aussi la langue de la plupart de nos bourgeois.

En somme, vous croirez avoir vu et « pratiqué » Bruxelles et vous n'aurez pas quitté Paris.

Ah! ils sont rares parmi les vôtres, ceux qui se sont avisés de visiter et d'explorer notre vieille capitale brabançonne derrière son coquet, mais banal décor de grande ville moderne et perfectionnée. On cite ceux qui s'en sont assimilés la vie moyenne, qui en ont presque pris l'empreinte et contracté l'accent à force d'en apprécier, comme ils le méritent, le cachet vraiment original, la physionomie topique. A en croire une très curieuse et édifiante étude que M. Sander Pierron publiera bientôt sur le séjour de *Rude et Rodin*, à Bruxelles, le sculpteur du Balzac fut un de ces Bruxellois « naturalisés ». Nombre de bons comédiens ou d'autres gens de théâtre finirent par prendre ce pli bruxellois : Lapissida, Calabresi, feu Gresse, Renaud, Chappuis, Seguin, Mme Caron, Blanche Deschamps, etc., etc.

Mais ceux-là avaient vécu longtemps parmi nous. Ils étaient même invités régulièrement tous les ans aux agapes du *Royal Watezoei* (comme qui dirait la *Royale Bouillabaisse*), une société de gastronomes philanthropes, amis de la bonne chère et de la plaisanterie énorme, recrutée précisément dans cette *gentry* bruxelloise, dans ce monde de Bruxellois renforcés et invétérés dont l'étranger ne se fait aucune idée. Je connais même certains Français, acclimatés ici, qui excellent, dans les revues de fin d'année de nos aristophanes (les Hannon, les Malpertuis, les Garnir et les Hauzeur), à incarner le *Ketje*, le gavroche bruxellois, avec une verve, un fumet d'accent et de geste qui affriolent et font se trémousser d'enthousiasme le public des galeries composé de marolliens authentiques. Il est vrai qu'il ne faut pas un long noviciat à certains petits Belges de Paris pour faire représenter et applaudir au Gymnase, voire à la Comédie-Française, des pièces plus « pourries » de parisianisme que le boulevard même.

Mais le temps manque à la plupart des étrangers pour visiter Bruxelles en ses quartiers excentriques et surtout pour

s'introduire en commensal et en familier dans la société vraiment locale et autochtone. Pour peu qu'ils tiennent à se faire de Bruxelles et des Bruxellois une idée moins approximative que celle des touristes, des snobs et des agences Cook, j'engage ceux-là à se procurer et à lire un adorable livre de M. Léopold Courouble, portant ce titre un peu barbare à l'oreille et un peu dur à la prononciation française : *La famille Kaekebrouck* (1). Cet amusant roman de mœurs bruxelloises vous en apprendra plus long sur notre milieu et sur la généralité des nôtres, sur leur langage, leurs gestes, leur vie individuelle, familiale et sociale que huit jours passés à fréquenter dans les salons de nos esthètes les plus en vue, ou à courir les bruxelloises expositions de peintres... français, les recitals belges de musiciens... parisiens, organisés par l'exquis Octave Maus, l'arbitre de nos élégances esthétiques. *Quo vadis?* Où courir sinon chez lui, ou à son défaut chez le député X, ou, chez Mme de... le plus en vue de nos bas-bleus. N'y allez pas, vous vous y retrouveriez vous-même (il est vrai que c'est un peu cela que le Parisien recherche en voyage) ou plutôt ne bornez pas vos visites à des obligations mondaines autour du Palais de Justice, et, je le répète, à défaut d'un guide pour vous introduire dans la « bonne bourgeoisie » du « Bas de la ville », prenez simplement le livre de M. Courouble.

L'auteur a dédié son original bouquin (2), à Edmond Picard, l'éminent avocat et écrivain qui, par son attachement presque fanatique à tout ce qui originalise notre curieux et, quoi qu'en disent les snobs, irréductiblement autonome petit patelin, fait exception dans le monde de nos hauts intellectuels. Aussi, nul plus que Picard n'aura pris plaisir à ces croustillants et authentiques tableaux de la vie des braves gens demeurés fidèles à leurs traditions et à leurs coutumes. Courouble diffère presque autant des écrivains belges, parfois trop impressionnés par le roman à la mode ou la dernière école poétique de Paris, que le Bruxellois de race, bien calé, et genuine, tranche sur le Bruxellois cosmopolite et factice. C'est en une langue charmante, nerveuse, éminemment française qu'il narre les aventures de ses héros patoisants ; le

(1) Il est vrai que les Parisiens se sont familiarisés avec le nom de Maeterlinck, nom flamand s'il en fut ; de même celui de Verhaeren, de Van Lerberghe, du peintre Van Rysselberghe, etc. etc. Pour bien faire, Courouble aurait dû écrire Kaekebrœck au lieu de Kaekebrouck.

(2) Chez Lacomblez, éditeur, Bruxelles.

contraste entre le langage pittoresque, mais frelaté, de ces personnages et l'élégance presque attique du conteur contribue même pour une bonne part au charme du livre. Cette opposition se résume d'une façon fort plaisante dans le caractère de Joseph Kaekebrouck, le Bruxellois honteux, le transfuge de sa race, mais un transfuge repentant qui nous raconte lui-même ses déplorables erreurs et la façon dont il en est revenu : « Je m'appelle Kaekebrouck et bêtement j'allais m'en faire mourir. En effet, sitôt que j'eus compris le facétieux opprobre qui couvre ce nom déplorable, j'ai voulu devenir un être supérieur et fort. J'ai étudié, je me suis nourri de la moelle sacrée. Je fréquentai le monde, où tout mon distantisme et mes dilettantismes natifs se sont encore aiguisés. Je portais toujours des vêtements sombres, soigneusement râpés avec du papier de verre pour en casser l'odieux apprêt, et des cravates d'un ton amorti, si bien que je fus en peu de temps, je l'avoue sans nulle fatuité, l'un des plus élégants, encore que l'un des moins bêtes jeunes hommes de la ville.

» Insensé, qui ne voyait point que plus il devenait un être rare et de fine culture intellectuelle, tant plus son nom prenait une sonorité grotesque. Je suis tout simplement parvenu à provoquer la condoléance, l'immense pitié qui s'épanche en cette phrase cruelle : « Pauvre garçon, hélas ! si distingué, et se nommer Kaekebrouck ! »

» Oui, c'est mon aventure. Mais halte-là !... Je barre, j'efface ma vie. J'en recommence une autre. Car je forme en ce jour un projet hardi : *Je vais retourner à ma race*. Il faut que doucement j'en retrouve les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable et le *verbe* célèbre.

» Ainsi dépouillé du vieux jeune homme, débarrassé de mon dandysme pernicieux, je veux paraître lourd et *regrossi* chez les amis de mon père, comme un enfant prodigue subitement touché de repentir.

» Adieu donc, ô poètes qui exaltâtes mes dédains, car je cesse de lire ! Adieu, musiciens sublimes, Gluck, Beethoven, Wagner, qui nourrites mes nostalgies, demain je ne jouerai plus que la *Valse d'Azur* et l'accompagnement des chansonnettes comiques ! Adieu, mes peintres, car bientôt j'entrerai dans le séjour des portraits, albums et des chromolithographies... »

Et Joseph Kaekebrouck tient parole ; il redevient parfaitement adéquat au milieu *brusseleer* dont il semblait avoir été



soustrait pour toujours. « Désormais il se coiffa perpétuellement d'une *buse* (1) qu'il comblait de coups de fer. Il se complut dans un endimanchement qu'il étudia avec attention et dont il surpassa bientôt les plus curieux modèles. Il vêtit des redingotes longues, cossues et enfonça en ses cravates larges, multicolores, des épingles d'un choix heureux : fer à cheval en or, bicyclette, maintenant entre le pouce et l'index un brillant, disque avec ce rébus : *M moi 100 c. c...*

» En même temps il s'appliqua à réintégrer peu à peu les coutumes agnatiques. Le soir, Joseph accompagnait son père à la promenade ; il s'attablait joyeusement dans les estaminets où de longues pipes noires l'attendaient au râtelier.

» Il acheta aussi des pigeons, se passionna aux concours et remporta plusieurs prix.

» Puis, un jour, il se fit recevoir dans un corps spécial de la garde civique, et là surtout, dans la gaité des prises d'armes, il apprit à « être farce » si bien qu'aux premières élections, devenu populaire, il fut nommé sous-lieutenant.

» Quand la musique de la compagnie vint, au milieu des torches échevelées, lui donner la sérénade traditionnelle, il tomba dans les bras de sa mère et, défaillant d'émotion sous les accords d'une formidable *Brabançonne*, il s'écria : « Je suis Kaekebrouck enfin ! »

Il aurait fallu un peu de la philosophie et même de la cagnardise de Joseph Kaekebrouck, à un de nos meilleurs musiciens Franz Servais, qui précéda de quelques mois dans la tombe Peter Benoît, le grand musicien flamand dont je vous parlais dans l'une de mes dernières chroniques. C'est même parce qu'il vivait le plus souvent loin de nous que je négligeai de vous entretenir de Servais. Qu'il me soit permis de réparer cet oubli et de rendre hommage à la mémoire d'un véritable artiste qui fut de mes amis.

Servais présentait un contraste saisissant avec Peter Benoît. Autant celui-ci était nationaliste à tout crin, adversaire irréconciliable de tout éclectisme, autant celui-là appartenait à la catégorie de ces artistes cosmopolites, à ces « vagabonds » de l'art, que Paul Bourget définit si magistralement autrefois dans son étude sur *Stendhal*. C'est à peine si la Belgique a le droit de revendiquer Franz Servais comme un de ses fils. Il convient d'attribuer à l'éducation, aux circonstances, aux ambiances familiales, à l'exemple paternel, plus encore qu'à

(1) *Buse*, le tuyau de poêle, le haut-de-forme.

des dispositions personnelles, le cosmopolitisme de l'auteur de l'*Apollonide*. Fils d'un violoncelliste de renommée universelle et frère d'un autre violoncelliste presque aussi célèbre, Franz était né en 1844, à Halle, la petite ville de Brabant, à une demi-lieue de train de Bruxelles. A dix-huit ans, il avait complété ses études littéraires et à partir de ce moment, sans négliger les lettres, il se voua spécialement à la musique. Musicalement, il se sentait vivement attiré par l'Allemagne et c'est aussi vers ces contrées qu'il se rendit après avoir suivi les cours du Conservatoire de Bruxelles où il eut Ferdinand Kufferath comme professeur d'harmonie et de contrepoint. Grâce à ses relations de famille en Allemagne, les cercles intéressants lui ouvrirent toutes leurs portes. Il est souvent question avec éloges de Franz Servais dans la correspondance de Liszt avec Hans de Bulow. Il ne fut pas moins cordialement accueilli à Weimar qu'à Munich, et, wagnérien de la première heure, il devint un des familiers de la villa Wahnfried à Bayreuth. Il fut un des élus qui assistèrent aux représentations modèles des principales œuvres du maître saxon. C'est même sous l'influence de Wagner que se développèrent les généreuses facultés de Franz Servais. Rentré en Belgique, en 1873, il décroche le prix de Rome avec sa cantate *La mort du Tasse*. Mais Servais, de nature très raffinée et de culture exquise, ne se trouvait plus tout à fait dans son milieu parmi ses compatriotes, race généreuse et forte mais d'une exubérance un peu intempestive et d'une santé un peu matérielle. Il était incapable d'apprécier selon leurs mérites les braves gens dont M. Courouble nous a campé les types et retracé l'existence avec une ferveur non exempte d'ironie (qui aime bien, raille bien !). Leurs gros appétits et leurs incartades, devaient fatalement heurter la délicatesse, le tact, la sensibilité nerveuse de Servais qui par les relations mondaines et cosmopolites de son père, le virtuose applaudi en tous les pays du monde, avait pu apprécier dès sa plus tendre enfance le charme d'une société d'élite. Heureusement, son « prix de Rome » lui permit de se remettre en voyage et de se mêler de nouveau à cette société européenne, à cette aristocratie d'un ordre particulier qui passe la saison à Londres, se rend aux eaux en Allemagne, hiverne en Italie, se retrouve à Paris au printemps, parle quatre langues, s'intéresse et s'initie à toutes les formes de l'art et de la littérature. Dans son *Roi Vierge*, Catulle Mendès a très bien rendu la physionomie de cette Bohème supérieure dont l'abbé Liszt fut longtemps l'âme

turbulente et le foyer brûlant et dont Paul Bourget a analysé, dans l'étude précitée, les avantages et les inconvénients : « Des hommes y font figure qui ont dîné ou causé avec les personnages importants de chaque pays, et dans le pays même, sont reçus dans des salons et des châteaux distants les uns des autres de plusieurs centaines de lieues, lisent les poètes anglais comme les poètes italiens, écrivent parfois dans deux et dans trois langues et mènent, à la lettre, plusieurs existences. C'est une question de savoir si cet esprit cosmopolite, dont le progrès va s'accéléralant sous la pression de tant de causes, est aussi profitable qu'il est dangereux. Le moraliste qui considère la société comme une usine à produire des hommes est obligé de reconnaître que les nations perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à se mêler les unes aux autres et que les races surtout perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire sur un même coin du sol. Pour que la plante humaine croisse solide, et capable de porter des rejetons plus solides encore, il est nécessaire qu'elle absorbe en elle, par un travail puissant, quotidien et obscur, toute la sève physique et morale d'un endroit unique. Il faut qu'un climat passe dans notre sang, avec sa poésie ou douce ou sauvage, avec les vertus qu'engendre et qu'entretient un effort continu contre une même somme de mêmes difficultés. Cette vérité n'est guère en faveur dans notre monde moderne, qui se fait de plus en plus improvisateur et momentané. Qu'on réfléchisse seulement, pour en apercevoir la portée, aux conditions de naissance des œuvres d'art. Presque toujours un grand écrivain ou un grand peintre a poussé sur une place natale, à laquelle il revient lorsqu'il veut donner à son idéal une saveur de vie profonde, et les œuvres de ceux à qui ce sol a manqué manquent souvent de cette saveur et de cette profondeur. » Maurice Barrès a soutenu récemment la même thèse dans son cycle des *Energies nationales* et particulièrement dans le volume intitulé *Les Déracinés*. Franz Servais ne fut pas précisément un déraciné, il fut plutôt un nomade. Il tenta plusieurs fois, sans y réussir, à reprendre racine dans la terre natale.

En 1888 et 1889 il monta et dirigea, à Bruxelles, avec le concours d'un jeune orchestre du plus grand mérite, des Concerts d'Hiver dans lesquels il faisait entendre presque exclu-



sivement des œuvres de Wagner et de Liszt, avec le concours de chanteurs célèbres tels que le ténor Van Dyck, son beau-frère, Mme Materna, le baryton Blauwaert et d'autres. Mais le public ne répondit pas à l'attente de l'organisateur de ces matinées et celui-ci se vit bientôt contraint de licencier son jeune orchestre qui donnait pourtant des espérances sérieuses. Franz Servais partit de nouveau de Bruxelles et alla retrouver ses amis de Paris et d'Allemagne.

Il y a une douzaine d'années, une saison on le vit au pupitre du chef d'orchestre de notre Opéra. En cette qualité, il prépara et dirigea les représentations du *Siegfried* de Wagner. Mais ce musicien fervent et consciencieux, cet artiste délicat, tout replié en lui-même, n'était pas taillé pour le métier de *conductor* ; il lui manquait l'énergie nécessaire et ce prestige, de nature plus physique que morale, qui fait les tribuns, les acteurs et les chefs d'orchestre. Après ce nouvel échec, Servais nous abandonna définitivement et sembla se désintéresser complètement de la vie artistique dans son pays. Notre gros public l'ignorait comme compositeur. C'est à peine si on avait exécuté de loin en loin l'un ou l'autre fragment de ses œuvres. Lui-même avait poussé la modestie ou plutôt le noble orgueil jusqu'à ne jamais faire jouer de sa musique dans ses propres concerts. Pour ma part je ne me rappelle avoir entendu de ses compositions qu'une seule fois : ce fut le 28 mars 1886 dans un Concert Populaire dirigé par Joseph Dupont. On exécuta le *Jet d'eau*, composé sur le poème de Baudelaire, et un acte, le premier, de l'*Apollonide*, le grand drame lyrique en trois actes et cinq tableaux, composé sur un poème de Leconte de Lisle. Il y a environ dix ans il fut question de représenter l'*Apollonide* sur la scène de la Monnaie, mais le projet échoua, l'auteur et la direction n'étant point parvenus à s'entendre sur la distribution des rôles. Grâce à une recommandation de Gevaert, l'illustre directeur de notre Conservatoire, et à l'appui de Catulle Mendès, un des fidèles amis de Servais, l'Opéra de Paris consacra l'an dernier plusieurs séances à l'audition de l'*Apollonide* qui passera probablement l'hiver prochain à Paris et aussi à Bruxelles. C'est le théâtre grand-ducal de Carlsruhe qui eut, il y a une couple d'années, la primeur de cette œuvre, la seule que Servais ait composée pour la scène. D'ailleurs il y travailla presque toute sa vie, la reprenant, la retravaillant, avec un souci d'impeccabilité et de perfection digne de ses amis du Parnasse français et principalement de la haute conscience artistique de son

collaborateur Leconte de Lisle. Les critiques qui entendirent l'*Apollonide* à Carlsruhe furent unanimes à en louer la noble tenue, la pureté de style, l'élégance quasi-plastique, l'harmonieuse progression.

GEORGES EEKHOUD.

### LETTRES ALLEMANDES

Novalis : *Schriften kritische Neuausgabe von Ernst Heilborn*, 2 vol., Berlin, Georg Reimer, M. 10. — Ernst Heilborn : *Novalis der Romantiker*, Berlin, ib., id., M. 3. — Hermann Bahr : *Bildung, Essays*, Berlin, Verlag der Insel (Schuster u. Loeffler), M. 6. — REVUES : *Die Insel, Nord und Süd*.

Les chroniqueurs qui ont pour métier de commémorer les anniversaires, dans les feuilles publiques allemandes, se sont souvenus que Frédéric de Hardenberg, qui écrivit sous le pseudonyme de Novalis, mourut de la phtisie le 25 mars 1801, avant d'avoir accompli la trentième année de sa vie. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en mouvement leur pesante érudition. En sorte que, pendant quelques semaines, on s'occupait de l'enfant génial, par qui se personnifia le romantisme allemand, plus que l'on avait fait durant les cent années qui se sont écoulées depuis sa mort. Les générations littéraires qui se sont succédé en Allemagne depuis le « *junges Deutschland* » jusqu'au naturalisme contemporain, si elles n'ignorèrent pas complètement l'auteur des *Hymnes à la Nuit*, lui opposèrent cependant le plus parfait dédain. Je me souviens qu'étudiant la philosophie à Heidelberg, il y a une dizaine d'années, la satisfaction intellectuelle que je trouvais chez Novalis n'excitait que de l'étonnement parmi mes camarades. Le génie du Romantisme était à peine connu de nom. Je pus donc écrire ici même, dans une étude sur Novalis (*Mercury de France*, octobre 1895), qu'il n'était plus cité en Allemagne que comme une curiosité littéraire. Il fallut la vogue des œuvres de M. Maeterlinck dans les pays d'outre-Rhin, il fallut le néo-romantisme, s'inspirant de notre symbolisme, pour que l'on accordât de nouveau de l'attention à Novalis.

S'il nous est possible maintenant de juger, dans son ensemble, l'œuvre de Frédéric de Hardenberg, de lui assigner une place dans la littérature européenne, c'est à M. Ernest Heilborn que nous le devons. Ce jeune érudit, qui me semble bien avoir le doigté d'un artiste, a pu consulter les archives de la famille seigneuriale des Hardenberg, revoir tous les manuscrits originaux, et nous donner enfin une édition critique, défi-